

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 15

Artikel: Marche et bivouac en montagne
Autor: F.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211227>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

est rempli de fiel, d'exagération et d'injure... Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale. »

Lariffa. — C'est à moi que ce discours s'adresse ?

Clairon. — Dame ! je ne vois pas trop à qui...

Lariffa (*rezé*). — C'est bien, Clairon ! C'est bien ! Monsieur Lariffette est là (*avec amertume*) dans son cabinet. Et si vous désirez lui parler. .

Clairon (*imperturbable*). — Mais comment donc ? Avec plaisir ! C'est par ici, n'est-ce pas ?

Lariffa. — La porte à gauche, oui !

Clairon se lève et, d'un pas décidé, se dirige vers le cabinet du directeur. Au moment où elle met la main sur la poignée de la porte, Lariffa se précipite.

Lariffa. — Clairon !

Clairon (*faisant volte face*). — Plait-il ?

Lariffa. — Clairon ! Ma petite Clairon ! Pardonnez-moi !...

Clairon (*sur un ton de reproche*). — Fi, le vilain jaloux !

Lariffa. — Ainsi donc, je devrais supporter sans murmurer les impertinences d'un monsieur...

Clairon. — Dites d'un pauvre homme qui, hissé brusquement sur le pavois, n'a pas su résister à la griserie de l'altitude. Et c'est cela qui vous indigne ! Mais, mon cher, on ne devient pas alpiniste du premier coup. Il faut de l'entraînement. Monsieur Lariffette a été ébloui, il a eu le vertige...

Lariffa (*amer*). — Le vertige des grandeurs !

Clairon. — C'est très humain, cela. Il faut lui pardonner... Lariffa, venez-vous asseoir là, près de moi. N'est-ce pas que vous lui pardonnez ?

Lariffa. — Comme vous êtes bonne, Clairon ! Et quelle belle petite âme que la vôtre ! (*avec un soupir*). Et moi qui n'ai rien compris, rien deviné, qui, bêtement, hier soir, vous prenant pour une autre, vous offrait du champagne ! Vous ne m'en voulez pas, Clairon ?

Clairon. — Mais pourquoi donc ? Je l'adore, moi, le champagne !

SCÈNE V

Lariffette. — Lariffa. — Clairon.

Lariffette (*s'inclinant*). — Madame...

Lariffa (*à Clairon*). — Monsieur Lariffette, rédacteur, mon collègue et ami ! (*à Lariffette*) Mademoiselle Clairon, l'aimable artiste que tu as souvent eu l'occasion d'applaudir au théâtre..

Lariffette (*s'inclinant*). — Mademoiselle, charmé, croyez-le...

Clairon (*faisant une gracieuse révérence*). — Votre servante, monsieur ! Imaginez que j'étais là en train de faire de la morale à cet excellent Lariffa...

Lariffette. — Tiens ! Tiens ! Et l'élève s'est montré docile ?

Lariffa. — Tu vas voir ! Mademoiselle Clairon cherchait à me faire comprendre la laideur et la bassesse de ce sentiment qui se nomme la jalousie. J'ai compris ! Tout à l'heure, Lariffette, j'ai prononcé des paroles que je regrette...

Clairon (*bas à Lariffa*). — Très bien, Lariffa.

Lariffa (*tendant la main à Lariffette*). — Je te prie de me pardonner.

Lariffette (*ému*). — Te pardonner, mon vieux Lariffa ? Mais c'est moi, au contraire, qui te dois des excuses... Ah ! puis, j'en ai assez du fardeau des honneurs. Si tu savais ce que ça pèse ! Je m'ennuie à mourir, dans ce bureau directorial. Désormais, nous travaillerons, ici, comme autrefois. Je vais écrire le fameux article sur l'Albanie. Tu soigneras ton chien écrasé...

Lariffa. — Et Clairon corrigera les épreuves !

Clairon (*frappant des mains*). — C'est cela ! Bravo ! Oh ! Non, mais, ce qu'on va rire ! Un drame sur la ligne de Ceinture ! Le mystère de la rue Chandelle ! Horribles détails !

Lariffette. — Après quoi, mes enfants, le journal bouclé, je vous emmène !

Clairon. — Où donc ?

Lariffette. — Faire du reportage... à la campagne !

Lariffa. — Ça, c'est une idée ! Et dire que sans Clairon nous risquions de ne jamais nous réconcilier. Où donc la vertu va-t-elle se nicher ?

Clairon (*joyeusement*). — Mais au théâtre, quelquefois !

M.-E. T.

Au concert militaire. — Un amateur s'avance vers l'un des musiciens :

— Seriez-vous assez aimable, mon ami, pour me dire quel est le morceau qu'on vient de jouer ?

Le musicien consultant son carton :

— C'est le numéro neuf, monsieur.

MARCHE ET BIVOUAC EN MONTAGNE

UNE alarme nous a réveillés avant l'aube et, lestés d'une goutte de thé, nous partons pour gravir la montagne au pied de laquelle, depuis quelques semaines, nous refaisons une pénible école de recrues. Dans la fraîcheur du matin, nous marchons avec entrain, excités par l'attrait de la nouveauté, par la joie d'un changement de vie nécessaire et très désiré, satisfaits aussi par l'idée d'atteindre cette cime audacieuse et fière qui, depuis si longtemps, nous écrasait de sa masse formidable et de voir enfin s'ouvrir à nos yeux de plus larges horizons. Bientôt, en effet, nous dominons la vallée qui déroule devant nous son panorama de champs, de bois, de villages, et le ruban d'argent de son fleuve, et le ruban d'acier du chemin de fer, témoin de tant d'heures de garde... nous découvrons, minuscules, les lieux qui nous sont familiers, les chemins parcourus, le champ où nous avons fait du « drill » à si forte dose.

À l'orient le ciel est tout en or ; les cimes avoisinantes baignent déjà dans l'éclatante lumière du soleil, tandis que sur la plaine l'ombre s'atténue, se fait plus légère et plus douce. Nous jouissons autant qu'il est possible de cette exquise matinée de septembre, mais le sac pèse lourdement et la pente devient raide. Nous avons quitté la route militaire, que nous retrouverons plus haut, et nous gravissons le sentier rapide, taillé dans le rocher de "... L'immense « colonne par un » s'échelonne le long du chemin et avance d'une marche lente, mais régulière ; les fusils, placés en travers du sac, gênent passablement et heurtent fréquemment la paroi de la montagne ; il faut prendre garde de ne pas perdre l'équilibre, et les halles mêmes, cependant bienvenues, ne sont pas faciles.

Enfin, comme le coche de la fable, nous voici au haut, où, détail prosaïque mais important, surtout au service, un chocolat copieux et abondant nous attend. Ce qui nous attend aussi, ce sont les tentes qui seront notre logis de ce soir, et qui alourdiront encore la « villa », comme on dit, que nous portons sur le dos.

Pendant le repos qui nous est accordé, nous allons examiner ce qui est visible du fort, et ce n'est pas grand-chose d'ailleurs. Nous fraternisons avec les soldats, dont plusieurs sont nos concitoyens, et qui, confinés près de leurs pièges, n'ont pas le même privilège que nous de changer de cantonnements et de voir des horizons nouveaux. Nous quittons ces camarades et repartons vers des sphères plus élevées, vers ce sommet qui nous apparaît fantastique et comme irréel dans un cadre de brouillards.

Mais aujourd'hui nous n'allons pas bien haut et, en moins d'une heure, nous atteignons le pâturage, à 1500 mètres environ, où nous passerons le reste de la journée et où nous préparons le bivouac.

Ah ! la préparation de ce bivouac, qu'elle fut

longue, et minutieuse, et exaspérante ! Alignements sans fin et jamais suffisants — comment y parvenir sur un terrain inégal ? — « garde à vous ! » jamais assez brefs, « portez, armes ! » manquant toujours d'ensemble et de précision ; et plus on recommence les mouvements et moins bien on les exécute. Il semble parfois que les supérieurs s'ingénient d'imposer aux hommes un maximum de petites vexations de ce genre, aux moments mêmes où ils sont déjà fatigués et énervés par un effort difficile. Mais il faut reconnaître aussi qu'il y a dans une compagnie trop de soldats qui n'ont pas assez de volonté ou de bonne volonté pour prolonger un instant leur effort afin d'avoir plus vite le repos mérité ; mauvais calcul, dont pâtissent en premier lieu leurs camarades. Enfin, après bien des tâtonnements, on voit se dresser par quatre files, dans un alignement superbe, une cinquantaine de tentes prêtes à recevoir leurs hôtes pour la nuit. Sous les tentes, le sol a été égalisé que bien que mal et recouvert de branches de sapin, moelleux tapis : autour, on a creusé des rigoles pour l'écoulement de l'eau en cas de pluie. Puis les corvées s'organisent pour l'eau, le bois, pour aménager les foyers où la soupe cuira bientôt ; un groupe est désigné pour la garde ; une activité fiévreuse règne dans le camp en migration.

À l'heure exquise où le ciel se teinte de rose, où les montagnes s'illuminent aux derniers rayons du soleil, la compagnie se rassemble pour l'appel principal sur une crête dominant l'emplacement du bivouac.

Moment inoubliable ! Au delà de la plaine verte qui commence à se voiler d'ombre, resplendit l'azur limpide de notre beau lac, avec son riche collier de petites villes blanches, avec son cadre somptueux de montagnes et de forêts. Nous éprouvons une émotion charmante à contempler ce paysage familier, dont l'absence est si cruelle à tout Genevois dans l'exil. Sur ce chemin de rêve, nos pensées volent tout naturellement vers notre ville aimée, vers nos foyers, vers les êtres que nous chérissions.

Après la soupe et le riz, qui sont les très bienvenus en l'absence de tout autre ressource que ce que chacun peut avoir dans son sac, nous nous éparpillons sur le pâturage, dans la forêt voisine. La nuit est venue, maintenant ; le ciel sombre, où se profilent les silhouettes des sommets, est émaillé de fleurettes d'or ; l'ombre sur la plaine s'éclaire aussi, comme de milliers d'étoiles, des lumières des villes, des villages, des maisons. Là-bas, bien loin, sur le bord du lac au flanc des coteaux invisibles, plus haut encore, c'est un scintillement amical dans la nuit. Et nous, soldats isolés dans la montagne, soldats ignorés de ceux qui vivent sous ces lumières pour répondre à leur message fraternel, nous allumons de grands feux autour desquels nous nous groupons pour chanter, pour causer et rire. Joyeuse et belle veillée dans le cadre simple et grand de la nature, dans la sérénité d'une nuit d'été ! D'aucuns s'éloignent pour rêver, solitaires, ou pour contempler le spectacle unique et se pénétrer de son charme : le ciel infini et splendide, l'horizon lumineux, le silence grave et religieux de l'Alpe, et là, tout près, ce bivouac dans un pâturage, ces soldats animés et gais, dans leur sécurité, ces soldats qui chantent autour de grands brasiers, tout contribue à graver profondément cette soirée dans notre souvenir.

Quatre par quatre, l'heure venue, nous nous introduisons non sans peine dans les tentes et nous y installons de notre mieux. Le sol n'est pas une couche d'une extrême mollesse, les branches de sapin nous meurtrissent plutôt et nous sommes serrés au point de ne pouvoir respirer qu'avec difficulté. Malheur à ceux qui sont dotés d'un compagnon agité ou somnambule : des batailles cruelles en résulteront. La fatigue aidant nous passons d'ailleurs une assez bonne nuit.

Le calme auguste plane sur l'Alpe.

Seule dans la nuit, près du feu qu'elle entretient, la sentinelle veille sur le bivouac endormi.

F. M.

Conseils de Jacques Bonhomme aux jeunes ouvriers suisses. — Voici une bonne petite brochure destinée en particulier aux jeunes gens qui vont sortir d'apprentissage et recommandée par la Commission centrale des apprentissages de l'Union suisse des arts et métiers. Elle contient des conseils fort utiles présentés sans sermon et renferme, en outre, des renseignements précieux. Voici une idée du contenu : Conseils de Jacques Bonhomme à son apprenti sortant d'apprentissage, A un jeune homme, Proverbes et maximes, Travail, Devoir, Patrie, Famille, Amitié, La vie, Règles d'hygiène, Amis paternels à l'étranger, Etablissements d'éducation professionnelle pour jeunes artisans, Bureaux de placement, Offices du travail.

Cette brochure de 48 pages avec couverture illustrée, est spécialement recommandée aux pères de famille et aux patrons s'intéressant à l'éducation d'un apprenti. Les autorités, directeurs d'orphelinat, commissions d'examen, sociétés et corporations ne manqueront pas de remettre ces conseils dans les mains des jeunes gens.

Prix : brochée, 90 cent.; reliée toile, titre or, fr. 1.80, chez les imprimeurs-éditeurs Büchler & C^{ie}, Berne.

Au magasin. — Entre vendeur et acheteur :

- Que désire monsieur ?
- Une douzaine de mouchoirs.
- Et avec ça ?
- Avec ça ?... Avec ça, je me moucherai, par bleu !

AVRIL VIENT DE NAÎTRE!...

AVRIL est le mois des surprises. Jolie saison équivoque, où les premières fleurs commencent à pousser, où le soleil a des sourires délicats, où la nature est comme une convalescente qui fait sa première sortie ; avril est aussi le mois des gelées, des ondées capricieuses, des coups de vent meurtriers.

Il n'est si joli mois d'avril

Qui n'ait son chapeau de grésil,

dit le proverbe populaire.

A en croire Mathieu Laënsberg, les personnes qui naissent en avril, sous le signe du Bélier, c'est-à-dire du 1^{er} au 21, « doivent arriver au sommet du gouvernement » ; celles qui naissent sous la constellation du Taureau, c'est-à-dire du 21 au 30, seront d'un tempérament généreux, d'un caractère altier, d'une imagination ardente et d'une intelligence exceptionnelle. Elles réussiront, mais elles ne devront leur succès qu'à un travail opiniâtre.

Avril, c'est aussi le mois du « poisson d'avril », cette tradition légendaire et tenace.

D'où cette coutume ? On l'a dit maintes fois. Autant de chroniqueurs, autant d'avis.

« Avril, dit M. J. Rivière, porte un nom joyeux. Il signifie : *ouvrir*. Il inaugure, en effet, la belle saison et sonne la fanfare du soleil. Dans l'année grégorienne, il occupe le quatrième rang ; le calendrier républicain l'avait placé à cheval sur germinal et floréal ; dans le cadran du zodiaque, il était, en grande partie, compris dans le premier mois astronomique, lequel partait du 22 mars pour finir au 22 avril. Jusqu'à une date assez avancée du moyen âge enfin, le 1^{er} avril était le premier jour de l'année et voyait s'échanger les étrennes. Lorsque ce privilège lui fut retiré, les dites étrennes s'offrirent au 1^{er} janvier, et les cadeaux baroques ou plaisants devinrent le partage d'avril. »

L'explication est assez satisfaisante.

En voici une autre, plus simple :

« Poisson d'avril » vient tout simplement du fait que le 1^{er} avril tombe au milieu du carême. Le poisson, surtout à l'époque où des prescriptions rigoureuses étaient prises contre tous les contrevenants, formait en carême la base de l'alimentation publique. Même aujourd'hui, la

moitié des morues pêchées à Terre-Neuve et en Islande est consommée pendant ces quarante jours. La quantité de morues pêchées, tant par les marins français que par les marins étrangers, est cependant extraordinaire. C'est, sans doute, ce qui faisait dire à un mauvais plaisant que la mer n'était si salée qu'à cause de la quantité des morues qu'elle contenait.

En fait de « poisson d'avril », en 1846, un journal anglais avait annoncé le 31 mars, que, le lendemain, il y aurait dans un des parcs de Londres qu'il désignait, une très nombreuse et remarquable exposition d'ânes.

Les curieux, sans défiance, se portèrent en masse à l'endroit indiqué. Ils se heurtèrent à des grilles qui restèrent inflexiblement closes. Ils durent se convaincre que l'exposition était... à l'extérieur.

Il est remarquable cependant qu'une des explications données à la coutume du poisson d'avril concorde exactement avec celle qu'on donne d'une autre coutume en usage également durant ce mois : celle des œufs de Pâques.

Ici encore, les savants ergotent et, à grand renfort de textes, cherchent à démontrer que l'œuf est un symbole et qu'il y faut voir l'image en raccourci de la création du monde.

Une explication moins compliquée est fournie par les légendaires. Aux temps primitifs de l'Eglise, disent-ils, il était interdit de manger des œufs en carême. Les poules persistant à pondre, force était bien de les laisser faire. Mais, au lieu de servir les œufs à table, on les serrait précieusement dans une réserve et, le vendredi ou le samedi saint, on allait à l'église les faire bénir : ils figuraient le dimanche suivant, au menu familial, entre le pot-au-feu et la tarte montée.

Quoi qu'il en soit de cette explication, il est certain qu'au moyen âge déjà on échangeait de voisins à voisins des œufs de Pâques teints en rouge ou en bleu et que ces petits cadeaux passaient aussi bien que les nôtres pour entretenir l'amitié. Dans certaines familles on allait jusqu'à les dorer. D'autres les faisaient peindre par de vrais artistes. L'usage s'en maintint bien après le moyen âge. Il existe encore.

— Le dernier numéro de la *Patrie suisse* est un numéro vaudois, quant aux portraits tout au moins, ceux du nouveau recteur de l'Université de Lausanne, du président Dumur et du sculpteur Sandoz. A noter, en outre, des clichés militaires pris à Zurich, Yverdon, Aigle et Genève. On y trouve le monument de la paix d'Ouchy, une série de monuments de neige, etc.

Signe distinctif. — A la morgue. Arrive quel qu'un, à la recherche d'une connaissance qui a disparu :

— Avait-il un signe distinctif ? lui demande le gardien.

— Oui, il était sourd !

TRAÏ BOUNÈ VILHIE

Onna se bouna mouda.

AI-vo cognu Tzapousi, on chenidre dé boque, coumeint dio lè z'Allemands ; on tailleu, coumeint on dit per châtôre ?

Po on malin, l'étai on tot malin. Quand on l'ai baillivè dai z'haillons nâovo à fêrè, on avai bio lo preindre ein dzornâ, on étai sû dè ne pas trâo avai dai bocons dè resto po retacouna, kâ quand cé bougro quie copâve su lo patron, ye profitâvè d'on momeint iô la fenna dè la maison allâvè à la cousena rattusi lo fu, aôbin remette dè l'édhie dein la mermitta dai truffès boulaîtès, po vito einfata dezo son mouletoen dè quiet fêrè on pâ dè diètons et mémameint on gilet. Dè bio

savâi que quand on l'ai portâvè à travailli tsi li ye copâve à s'n'êse.

L'avai bin tant accoutema dè robâ, qu'on dzo que l'avai atseta d'on porta-balla dâo tridzo po se fêrè dai z'habits dè tsautein, crac ! l'ein copè vito on bet que fourrè avoué couâte dézo sè nippès.

— Mâ ! Tzapousi, que l'ai dit sa fenna, que brotsivè vâi la fenete, que fas-tou ?

— Vâi-tou, Janette, que l'ai repond, l'est onna se bouna mouda que de pouâirè dè la païdre, ne mè perdeno pas me-mimo.

Lè « Grandsons ».

La messagère dè ... demandâvè dai cigale dein n'a boutequa dè Cossené.

— Dai grandsons, que m'a de monsu.

— Dai fô au dai lerdzi ? demandè lo boutequi.

— Ma fâi, ne sè pas, né pas mî que lè fommo. Ma bailli pîre dai lerdzi, baque ! ie su dza prau tserdzi stu iadzo.

Allein dina.

Boyon, lo maçon, allâvè ein dzorna po fêrè dai mourets dè vegne et dè courti et mémameint po reinbotsi lè maisons.

L'avai avoué li son bouèbo que l'ai apportave l'idhie, les melions et tot cein qui li falliâi.

— On matin que l'étai ein dzornâ po refèrè dè z'éboitons, ye demandè à son bouèbo :

— Samuiet ! quinna haôra est-te ?

— Sein manquè cinquantè houit menutès dè midzo.

— Diéro, dis-tou ; cinquantè-houit menutès ?

— Oï.

— Eh bin ! on s'ein fô dè elliau menutès. Allein dinâ !

Pourquoi ?

Pourquoi, dans une assemblée délibérante quelconque, l'orateur qui a précédé celui qui a la parole est-il toujours l'honorable préopinant ou contradicteur ?

Pourquoi, de même, dans un article de journal, n'y a-t-il que d'honorables fonctionnaires, négociants, industriels, d'éminents magistrats, professeurs ou défenseurs, de sympathiques et dévoués présidents ou secrétaires, de vaillantes fanfares ou chorales ?

Pourquoi cette vaine adjectivomanie ?

L'amour pratique. — Un monsieur à une jeune femme, assise sous une porte cochère :

— Alors, c'est vous la concierge !

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! c'est dommage que je n'habite pas la maison, vous êtes très gentille et je vous ferais volontiers la cour !

La concierge, naïvement :

— Ma foi ! ça me rendrait joliment service, car ça me fatigue assez de la balayer chaque matin !...

Grand-Théâtre. — Demain, dimanche, à 8 heures du soir, deuxième de *Véronique*, opérette en 3 actes, d'André Messager, qui eut, mardi, un très vif succès.

Lundi, à 8 heures du soir, *Faust*, opéra de Gounod, avec M. Delmas, première basse du Grand-Opéra de Paris, dans le rôle de Méphistophélès, et Mlle Luart, de l'Opéra-Comique, dans le rôle de Marguerite.

Kursaal. — Demain, dimanche, en matinée et en soirée : *La Fille du Régiment*, opérette en 2 actes, de Donizetti, et *Les Noces de Jeannette*, opérette en 1 acte, de Victor Massé.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

Julien MONNET, éditeur responsable.